

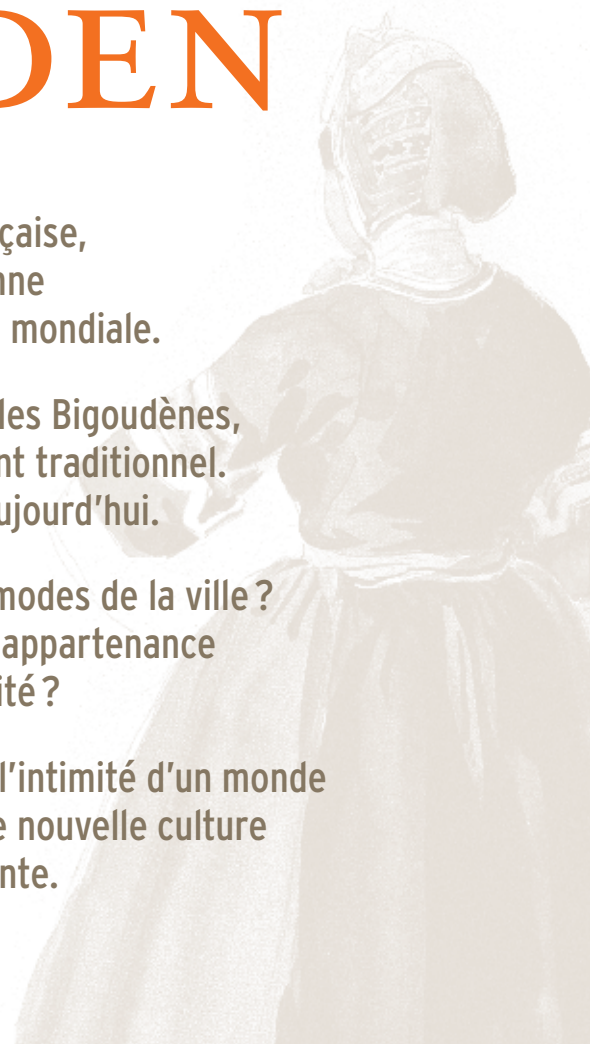
LE VÊTEMENT TRADITIONNEL BIGOUDEN

La mode citadine, à la française,
a gagné la pointe bretonne
dès la fin de la première guerre mondiale.

Les Bigoudens, ou plus précisément les Bigoudènes,
ont continué de porter leur vêtement traditionnel.
Certaines le portent toujours aujourd'hui.

Territoire isolé, moins perméable aux modes de la ville ?
Volonté vivace de revendiquer une appartenance
à un territoire, une identité ?

Interroger ce vêtement nous plonge dans l'intimité d'un monde
traditionnel confronté à l'arrivée d'une nouvelle culture
aussi attirante qu'écrasante.



LA MODE BIGOUDÈNE

*Une Silhouette célèbre
aux origines incertaines*

**Les Bigoudens n'ont pas
échappé aux spéculations
les plus fantaisistes
sur leurs origines.**

Certains celtomanes du XIX^e siècle
ont vu dans les costumes bretons
l'héritage direct des costumes gaulois.

Par la suite, les broderies flamboyantes
et les visages enserrés par la coiffe
alimentèrent jusqu'aux années 1920,
la théorie des origines mongoles
des Bigoudens.

Pour les auteurs des années 1950,
notamment René-Yves Creston,
le vêtement paysan se serait rapproché
au XVIII^e siècle du costume français
de l'époque Louis XIII, accusant
un siècle de retard sur la mode
parisienne. Les costumes régionaux
ne se seraient diversifiés qu'après
la Révolution Française, à la faveur
de l'abolition de lois somptuaires,
qui semblaient interdire aux paysans
tout luxe vestimentaire.



Cependant, les dernières recherches
montrent la diversité des costumes
de Basse-Bretagne dès le XVII^e siècle,
et attestent que les coupes
et les couleurs étaient particulières
à chaque diocèse au moins depuis
la première moitié du XVIII^e.

Le service militaire
et le développement des voies
de communication facilitèrent ensuite
le déplacement des populations,
des produits de l'industrie textile
et des modes vestimentaires.

LA BRODERIE EN PAYS BIGOUDEN

Un art noble et populaire

La vogue soudaine de la broderie

Les costumes bigoudens les plus anciens que l'on connaisse datent des premières années du XIX^e siècle. Leur structure élaborée laisse supposer une apparition de la broderie bien plus ancienne.

Jusqu'aux années 1860, la broderie des gilets reste limitée à quatre petites guirlandes à l'encolure.

Quarante ans plus tard, la broderie couvre le plastron et atteint son extension maximale.

À partir des années 1880, le Pays Bigouden s'ouvre plus largement sur le monde. S'agirait-il d'une explication au formidable essor de la broderie sur le vêtement ?

Avec l'arrivée du chemin de fer à Pont-L'Abbé en 1884, les échanges économiques et touristiques s'intensifient rapidement. Les usines de conserves de poisson se multiplient le long de la côte, attirant leur lot de paysans.

À Loctudy, les premières résidences secondaires sortent de terre. Le Pays Bigouden se fait un nom dans les salons parisiens.

La soie et les galons de ses costumes offrent des couleurs chamarrées qui piquent de plus en plus la curiosité des visiteurs.

Cet intérêt croissant a-t-il conduit les Bigoudens à s'affranchir de la tradition et à surenchérir ? Le coût de la main d'œuvre et des matières premières a-t-il chuté ? De nombreux éléments nous échappent encore.

Nombre d'auteurs ont voulu voir dans la broderie bigoudène un héritage celtique, transmis au travers de monuments religieux.

Puisant dans le symbolisme celtique, ils tentèrent de trouver aux motifs brodés une signification occulte.

L'étude des pièces de gilets du XIX^e siècle met au jour une hypothèse plus vraisemblable. Les motifs les plus récents seraient le fruit d'une évolution, au cours du siècle, d'éléments inspirés de la broderie française des époques Louis XV et Empire : fleurs de lys, fleurons, soleils, palmettes... Ces motifs auraient été interprétés par les brodeurs jusqu'à aboutir à un vocabulaire esthétique propre au Pays Bigouden.



1850



1860



1890



1895



1900



1910

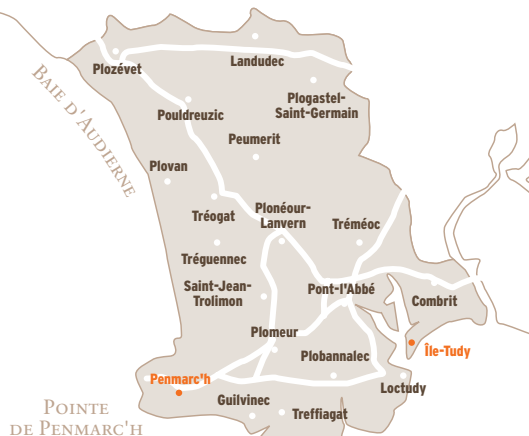


1930



UNE MODE BIGOUDÈNE, DEUX ENCLAVÉS

POINTE
DU RAZ



Le vêtement traditionnel n'est pas un uniforme. Filles de la côte, de la terre, de la ville ou voisines d'autres modes, les Bigoudènes ont toujours cultivé une certaine diversité au sein d'une mode relativement homogène.

Le nord a vu des coiffes sans lacets ou des mariées traditionnelles toutes de blanc vêtues que jamais le sud n'a connu. Le Pays Bigouden compte également deux modes distinctes portées par les femmes, les hommes conservant la tenue de marin.

Les Poch flek de Kerity-Penmarc'h

La première enclave se limite au petit port de Kerity à Penmarc'h. Les femmes arborent une coiffe relativement semblable à la coiffe dite *pomponne*, de Pont-Croix, dont seraient originaires les habitants de Kerity. Seules diffèrent les deux ailes, relevées sur le sommet de la tête. Les Bigoudènes ont surnommé cette coiffe la *poch flek* (sac sans tenue).



Les Penn Sardin de l'Île Tudy

La seconde enclave est celle des *Penn Sardin* (tête de sardine), sobriquet des femmes des ports cornouaillais : Crozon, Douarnenez, Concarneau... mais aussi l'Île Tudy.

Petite presqu'île, l'Île Tudy connaissait au XIX^e siècle les conditions de vie misérables d'un port insalubre. Bigoudènes et *Penn Sardin* y cohabitaient : l'extension de la pêche à la sardine aurait fait migrer une population portuaire, peut-être originaire de Douarnenez.

En filet brodé ou en gaze, la coiffe se pose sur deux à trois bonnets retenant la chevelure en chignon. Entourant la tête, les lacets viennent se nouer sur la nuque, offrant une multitude de variantes selon les ports.

Un costume commun à de nombreux pays côtiers

Distinctes par leurs coiffes, ces deux enclaves présentent un costume similaire, emblématique des femmes de marins.

Le châle, brodé selon la richesse de la famille, en est la pièce maîtresse. Il est porté sur un vêtement qui relève davantage de la mode citadine que paysanne. Certaines adoptent le tablier bigouden, à large empiècement.

Les femmes de Kerity comme de l'Île Tudy ont délaissé précocement ce costume traditionnel dont elles n'ont conservé que la coiffe.

Portées par une population très réduite, ces pièces sont actuellement rares. Les costumes précédemment exposés étant extrêmement fragilisés, le Musée Bigouden a pour projet d'enrichir sa collection afin de présenter de nouveaux ensembles.



LA PETITE ENFANCE

L'enfant à l'orée du XX^e siècle n'est ni roi, ni seul



La situation de l'enfant est très variable, qu'il soit fille ou fils de citadin, de marin pêcheur ou de paysan. La structure du costume est la même pour tous, que l'étoffe soit de soie ou de coton moult fois reprisé.

Les petites filles et les petits garçons sont habillés de la même façon, presque rien ne les distingue. Ils portent une robe et un sarrau très ajustés, réhaussés selon les circonstances d'une collerette et d'un bonnet. Confectionné dans du velours, le bonnet est agrémenté

de galons, de perles et de rubans pour les plus fortunés. Une cocarde orne l'arrière du bonnet. Il s'agit parfois de celle de la maman.

Jusqu'au début du XX^e siècle, la petite fille porte la coiffe dès que ses cheveux sont assez longs. Si elle n'a que trois ou quatre ans, elle reste en robe. Elle adoptera rapidement le costume de sa mère.

Le petit garçon porte le pantalon dès qu'il est propre. Son couvre-chef sera celui de son père : chapeau à rubans ou béret.



L'ENFANCE

*À l'orée du vingtième siècle,
il n'est pas d'enfant trois ni d'enfant seul.*



**Fille ou garçon, enfant de citadin,
de marin pêcheur ou de paysan,
sa vie dépend étroitement
de la situation de ses parents.**

Très tôt la petite fille porte le costume de sa mère. Dès que la longueur de ses cheveux le permet, la coiffe lui est posée. Si elle n'a que trois ou quatre ans, elle reste habillée, comme les garçons, en robe et blouse.

Le petit garçon porte le pantalon dès qu'il est propre. Son couvre-chef sera celui de son père : chapeau ou béret. Noir ou brodé selon la richesse de la famille, son gilet comporte des manches. Contrairement aux adultes, le garçon porte une unique pièce, qui remplace le gilet sans manches et la veste.

Les petites filles portaient habituellement les vêtements usagés de leurs aînées, un quotidien moins radieux que le laisseraient imaginer les rangées de fillettes endimanchées des photos de classe.

**À partir des années 1880,
la scolarisation
se développe largement.**

Écoles de filles et écoles de garçons se construisent, réunissant jusqu'à 80 élèves par classe.

Les enfants rejoignent l'école en marchant parfois des kilomètres, à pieds et souvent pieds nus pour ne pas user les sabots.

Souvenir cuisant pour bien des écoliers, l'usage du breton est sévèrement réprimé : l'enfant doit commencer par apprendre le français.

Les effectifs des écoles fluctuent en fonction des saisons : au printemps les enfants aident aux travaux des champs ou partent en mer.

Une besogne qui n'est pas de leur âge

L'enfance est le dur reflet de la vie des hommes et femmes en Pays Bigouden. Les tâches quotidiennes ne sont pas celles d'aujourd'hui : l'enfant doit travailler durement pour aider ses parents.

La pénibilité a été poussée très loin, notamment pour les petits gardiens de goémon en bord de mer, « *grelottant de froid et mourant de misère dans cette besogne qui n'est pas de leur âge* », comme le déplorent les élus de Loctudy en 1905.



LE DEUIL



En signe de respect, les hommes intervertissent les pans de leur gilet et arborent le revers plus sobre.

Les femmes sont les seules à porter la marque ostensible du décès. Une année de grand deuil pour leur mari, à laquelle s'ajoutent un an ou deux de demi-deuil. Ces périodes raccourcissent selon le degré de parenté.

Jusqu'aux années 1920, deux coiffes de deuil co-existent, l'une brodée sur fond blanc, l'autre sur fond jaune. Cette coiffe « safran » n'est pas amidonnée comme toutes les autres coiffes : elle se fixe sur un carton, à l'image des coiffes quimpéroises.

Toutes ces coiffes sont brodées à l'aide du point de deuil nommé *neudé*. Les coiffes de demi-deuil sont travaillées de la même manière, mais légèrement ajourées.

Tous ornements, broderies ou bijoux sont bannis la première année.

Réservée uniquement au jour de l'enterrement, la grande cape de deuil, ou *manteled*, drape les femmes de la proche parenté.

« Les cloches de l'église tintent le glas, ceux qui travaillent à genoux dans les champs se relèvent et prêtent l'oreille, sept coups pour une femme, neuf pour un homme... Dans la chambre du mort on a déjà arrêté l'horloge, voilé les miroirs. Le mort est soigneusement revêtu de ses meilleurs habits, pas une épingle ne manque à la coiffe des femmes ».

Per-Jakez Hélias



LE PICOT

1845 en Irlande, la grande famine fait rage.

1902 en Bretagne, la crise de la sardine entraîne disette et misère dans les ports.

Ces deux crises trouvent une même réponse, portée par des dames patronesses : la dentelle au crochet.

Pendant la grande famine, la dentelle a offert aux Irlandais un moyen de subsister puis de reconstruire l'économie du pays. En Bretagne, cette tradition dentellière est introduite au début du XX^e siècle par des religieuses, des dames d'œuvres, pour offrir aux familles un complément de ressources.

Portée par des brodeuses et des ateliers professionnels comme la maison Pichavant, une technique originale naît en Pays Bigouden, le picot.

Ainsi, tout au long du XX^e siècle, les Bigoudènes picotent pour améliorer leur quotidien. Elles mettent à contribution l'ensemble de la famille, confisquant aux plus jeunes une part de leur enfance.

Réservé à la vente, le picot agrémentait les costumes citadins et fut très peu porté par les Bigoudens.



LES BRODEURS BIGOUDENS

De la corporation aux ateliers



Dès le XVI^e siècle, plusieurs « maîtres brodeurs » exerçaient à Quimper. Membres d'une corporation, ils destinaient leurs ouvrages à l'Eglise et à l'aristocratie.

On ne sait pas précisément à quel moment les tailleurs se sont approprié la broderie pour en faire un art populaire.

Les costumes les plus anciens qui nous soient parvenus ont été confectionnés et brodés au XIX^e siècle par des artisans autonomes, travaillant au sein de la communauté rurale : les tailleurs.

Le tailleur-brodeur, un personnage marginal

Le tailleur-brodeur est méprisé par les hommes pour son travail jugé trop délicat. On raille ses défauts supposés : toujours assis, proche des femmes de la maison, il colporte les ragots. On le soupçonne parfois de vol, voire même de sorcellerie.

Les grandes maisons de broderie

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, parallèlement à une brusque extension de la broderie sur le costume, les travaux se spécialisent. Tous les tailleurs ne brodent pas : certains reprisent les vêtements usagés, d'autres taillent les vêtements neufs, quelques uns taillent et brodent les costumes de fête.

En 1891, Pont-L'Abbé compte 76 tailleurs. Certains se regroupent en ateliers de tailleurs-brodeurs et quelques grandes maisons de broderie voient le jour dans les dernières décennies du XIX^e siècle.

Les ateliers Pichavant, créés dans les années 1870, employaient 15 hommes et 30 femmes dans les années 1900. C'est à cette époque que l'atelier participe à l'exposition universelle, puis lance l'élection de la reine des brodeuses.

En 1936, Marie-Anne Le Minor devient, selon Colette, le « *grand couturier des poupées de terroir* » en fondant la maison Le Minor. Atelier de confection de vêtements, l'entreprise perpétue le savoir-faire des brodeurs en l'ouvrant à de nouvelles applications : foulards, objets liturgiques, linge de table...

*« Le tailleur n'est pas un homme
car ce n'est rien qu'un filocher,
Ses pieds sont de travers, son derrière
est plat et ses jambes ne marchent
pas bien. »*

Per-Jakez Hélias

